

Translatio medievalis

Dans la conscience historique que nous avons de notre métier, qu'y-t-il entre Saint Jérôme et Luther, ou Amyot ? A peu près rien. Or - comme le rappelle Antoine Berman, au début de son essai, *L'Épreuve de l'Étranger* - le bénéfice d'une histoire de la traduction est, outre la découverte du réseau culturel complexe dans lequel elle se trouve prise à chaque époque, « une ouverture de notre présent ».

Il faut donc courir le risque de cette lecture, ardue pour qui n'a pas un bagage de médiéviste, que représente le fort volume, publié par les Editions du CNRS sous le titre *Traduction et traducteurs au Moyen Age*. Il s'agit des actes d'un colloque international, organisé en 1986 par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes du CNRS. Vision éclatée donc, d'autant plus riche, du phénomène central de la transmission du savoir au Moyen Age, la *translatio* (l'humaniste italien, Leonardo Bruni fut, apprend-on chemin faisant, le premier, vers 1400, à user des termes de *transductio*, *traducere*). A la complexité des opérations souvent doubles - du grec en slavon et ensuite du slavon en grec, dans le cas de tel ouvrage valable du début du XVI^e siècle; de l'arabe au grec, puis au grégorien, dans celui d'une *Vie de Saint Jean Damascène* remontant à la deuxième moitié du XI^e siècle - répondent une pluralité des méthodes, tributaires autant des difficultés techniques que des enjeux de la traduction. Ainsi, le monde celtique aurait connu un exercice oral de celle-ci, dans lequel une personne lisait le modèle latin et prononçait un « équivalent » irlandais en respectant les conventions littéraires celtiques, alors qu'une autre faisait office de secrétaire et se chargeait de la rédaction définitive. Dans l'Italie centrale et méridionale des IX^e et X^e siècles, la confection d'hagiographies latines reposait fréquemment, semble-t-il, sur la collaboration d'un hagiographe latin apte à rédiger en beau style et d'un interprète capable d'expliquer dans la langue parlée la teneur de l'original grec, sans parler du commanditaire qui était à l'origine de l'entreprise. A Tolède, au milieu du XII^e siècle,

pour rendre accessible à l'Europe des clercs les textes arabes d'un Avicenne qui transmettaient la pensée d'Aristote, grâce à la présence de Juifs cultivés dont la langue sacrée était l'hébreu, mais celle de culture l'arabe, on imagine même une méthode de traduction à deux interprètes : le premier, juif, lit le texte arabe et le traduit oralement mot à mot en langue vulgaire; le second, chrétien, procède simultanément à une transposition littérale en latin. Quant aux moines traducteurs de l'Eglise géorgienne dont le souci d'exactitude surprend, ils ne faisaient que répondre aux exigences de la tutelle de l'Eglise grecque orthodoxe qui n'admettait l'usage liturgique des langues autres que la sienne qu'en contrepartie d'un respect scrupuleux de la norme grecque.

Mais l'ouvrage fourmille aussi d'aperçus originaux sur les centres de traductions, notamment Tolède, Naples et Amalfi; sur le rôle des mécènes; sur le plurilinguisme médiéval et le rapport singulièrement complexe entre langues savantes et langues vernaculaires, dont témoignent en particulier les exemples de rétroversion en latin de textes en langue vernaculaire; sur des personnalités de traducteurs et sur les discours, plus ou moins stéréotypés, anonymes ou non, qu'ils tiennent sur leurs pratiques. Enfin ce livre a de quoi nous fasciner, nous modernes, pris dans une problématique de fidélité à l'original, pour peu que, dans la « liberté » médiévale, nous entrevoyions les mille et une stratégies d'un désir d'appropriation que Valéry Larbaud déjà tenait pour le mobile premier de l'activité de traducteur.

Marielène Weber